

Maingueneau, Dominique et Mathilde Vallespir
(éds). 2015. *Lire Derrida ? Autour d'Éperons*. Les
styles de Nietzsche (Limoges : Lambert-Lucas)

Thomas Franck



Éditeur

Université de Tel-Aviv

Édition électronique

URL : <http://aad.revues.org/2277>

ISSN : 1565-8961

Référence électronique

Thomas Franck, « Maingueneau, Dominique et Mathilde Vallespir (éds). 2015. *Lire Derrida ? Autour d'Éperons*. Les styles de Nietzsche (Limoges : Lambert-Lucas) », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 17 | 2016, mis en ligne le 15 octobre 2016, Consulté le 11 décembre 2016. URL : <http://aad.revues.org/2277>

Ce document a été généré automatiquement le 11 décembre 2016.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Maingueneau, Dominique et Mathilde Vallespir (éds). 2015. *Lire Derrida ? Autour d'Éperons*. Les styles de Nietzsche (Limoges : Lambert-Lucas)

Thomas Franck

RÉFÉRENCE

Maingueneau, Dominique et Mathilde Vallespir (éds). 2015. *Lire Derrida ? Autour d'Éperons*. Les styles de Nietzsche (Limoges : Lambert-Lucas), ISBN 978-2-3593-5127-9, 132 pages

Le risque d'un hermétisme ésotérique

- 1 Si le collectif *Lire Derrida ? Autour d'Éperons*. *Les styles de Nietzsche* s'ouvre sur une question présupposant en elle-même la possibilité d'un abandon de l'œuvre d'un philosophe trop souvent présenté comme hermétique, voire illisible, nombreuses sont les analyses participant à un enrichissement interprétatif du discours de Derrida. Les différents collaborateurs du projet dirigé par Dominique Maingueneau et Mathilde Vallespir, dont l'ambition est d'apporter une série d'outils pour une analyse et une compréhension d'*Éperons*. *Les Styles de Nietzsche*, n'évitent toutefois pas, à certains égards, l'écueil de l'ésotérique derridien. Peut-être cette difficulté serait-elle inhérente à la philosophie déconstructiviste, mais ce serait là retomber dans une stéréotypie que Frédéric Cossutta écarte dès l'entame de son article « *Éperons*. *Les styles de Nietzsche*. Un texte indéchiffrable ? » :

Évoquer les difficultés posées par la lecture d'*Éperons*, est-ce mettre en cause l'ésotérisme que l'on reproche en général à la philosophie, viser une façon d'écrire singulière qui frôle l'hermétisme, ou ne devons-nous pas risquer l'hypothèse d'une forme d'illisibilité sciemment inscrite à titre de constituant de l'écriture du livre. Je me propose de montrer que Derrida *organise* l'indécidabilité sémantique et herméneutique de son texte, au risque de s'y perdre lui-même et pas seulement son lecteur, mais avec pour effet paradoxal d'en offrir les conditions de déchiffrabilité (13).

- 2 Ce paradoxe d'une « indécidabilité sémantique déchiffable » se retrouve, de manière structurante, dans le collectif qui, parfois trop proche de son objet, reproduit un certain hermétisme et une réflexivité très métathéorique. Dans le même temps, suivant la logique même de ce paradoxe, il est essentiel de préciser que l'ouvrage met à mal cet ésotérisme derridien et qu'il construit une forme d'herméneutique de la clarté grâce à une diversité d'approches complémentaires¹. C'est notamment le cas de Johannes Angermüller qui, dans un article très théorique et éclairant, « Lire le “déconstructivisme derridien”. De la subjectivité dans le discours philosophique », actualise l'analyse rabateliennne de l'énonciation tout en mobilisant l'interdiscours philosophique sous-tendant le texte derridien. L'hétérogénéité énonciative constitutive de celui-ci nécessite de la part du lecteur la mobilisation d'un savoir philosophique dans l'interprétation du déconstructivisme : « les autres énonciateurs auxquels vous avez affaire lorsque vous lisez ses textes [ceux de Derrida] sont *votre* construction. Vous construisez ce que disent “Jacques Derrida”, “Edmund Husserl” ou “Johannes Angermüller” » (100). Plus obscur et épars, l'article de Jean-François Bordron, « Derrida et l'expérience de l'image », étudie la dimension iconique du texte derridien selon une philosophie du voir. La trace comme origine absolue du sens serait une forme de retour à une expérience première du monde sensible que l'écriture d'*Éperons* rend possible, par sa dispersion du sens et par une équivoque entre l'image et l'objet. L'auteur, mobilisant une intertextualité philosophique selon une logique quelque peu énumérative – citant successivement Nietzsche, Deleuze, Levinas, Husserl et Hegel –, omet à notre sens d'évoquer l'importance pour Derrida de la phénoménologie merleau-pontienne du corps. En effet, celle-ci a mis en lumière, avant la philosophie déconstructiviste, une certaine conception de l'écriture « philosophique-littéraire » comme empreinte du corps, de la parole créatrice comme trace du corps dans le monde. Loin de vouloir ajouter de l'intertextualité à un texte déjà très dialogué, il nous semble que l'œuvre de Merleau-Ponty permettrait d'éclairer certaines dimensions de l'œuvre de Derrida qui, poursuivant le projet d'une phénoménologie du sensible, entend mettre à mal la distinction entre philosophie et littérature tout en développant une réflexion sur l'écriture de la sensibilité. À ce propos, citons sommairement les travaux de Rudy Steinmetz, « Les limites de la représentation visuelle. À propos du cadre chez Husserl, Merleau-Ponty et Derrida² » et d'Ann V. Murphy, « “All things considered”: sensibility and ethics in the later Merleau-Ponty and Derrida ». Cette dernière précise :

Commentators have noted a substantial affinity between the later Merleau-Ponty and Derrida when it comes to their respective elaborations of sensibility. That Derrida resists acknowledging this is puzzling given that his own deconstructive logic of identity is anticipated in fairly straightforward ways by Merleau-Ponty's later ontology. Indeed, Merleau-Ponty's descriptions of touch and reflexivity evince an undeniable proximity to Derrida's own philosophy of the senses³.

- 3 Bordron illustre par ailleurs cette proximité, sans toutefois l'expliciter, dans une interprétation de la dimension iconique du texte derridien et d'un style qui participent à la déconstruction de tout un héritage philosophique, à la manière de l'écriture très

littéraire du dernier Merleau-Ponty⁴ : « l'écriture qui semble le lieu de subversion de toute présence n'est-elle pas justement une figure qui ne va pas sans une dimension iconique ou au moins une tentation iconique comme on le voit dans les manuscrits par exemple » (45).

Derrida et la matérialité du style

- 4 Cette remarque nous amène à formuler l'enjeu premier du travail mené par les sept chercheurs, celui de rendre compte du jeu formel mis en œuvre par le philosophe français qui participe d'un brouillage générique et disciplinaire. Frédéric Cossutta formule clairement l'orientation théorique fondée sur une analyse du discours philosophique qui « cherche à expliciter le rapport entre les formes du contenu et les formes de l'expression d'une philosophie » (38). On perçoit une première fois la proximité entre la philosophie derridienne et la méthode d'analyse du discours qui, toutes deux, entendent mettre en lumière le rapport entre le régime de l'idée et celui de la forme, selon une logique de présupposition réciproque. Il est à ce propos intéressant de relever une nouvelle intertextualité, deleuzienne cette fois, construite autour des notions de diagramme et d'agencement. Celles-ci mettent en effet en avant, dans le *Kafka* et l'*Anti-Œdipe*, une même logique de présupposition réciproque entre forme de contenu et forme d'expression (nous y reviendrons plus loin). Ainsi, Mathilde Vallespir, dans son article « Théorie et pratique de la métaphore chez Derrida : figurer, dé-figurer, reconfigurer », précise l'importance des figures en tant qu'elles sont constitutives de la philosophie de la « différance » et renvoie, par là même, aux réflexions de Johannes Angermüller concernant les difficultés interprétatives du lecteur : « La métaphore apparaît ainsi comme un moyen d'éroder les relations entre catégories conceptuelles du lecteur, de les déstabiliser au point de modifier son encyclopédie » (72). Suivant un mouvement initié par Nietzsche, Derrida opère, comme le montrent la plupart des chercheurs, un écart par rapport à la conception habituelle du *logos* en philosophie, celui-ci devant théoriquement servir de simple support à la conceptualisation : « Derrida [...] choisit [...] un mode d'altération nietzschéen du *logos*, en écrivant un texte conforme à la théorie de la métaphore de Nietzsche ainsi qu'à sa pratique d'écriture » (78). Si Mathilde Vallespir ne mobilise nullement une conception réductrice de la figure, précisant que Derrida met à mal les dichotomies entre propre et figuré et entre norme et écart (77), Bruno Clément, dans « S'accommoder aux figures. Derrida lecteur de Nietzsche », reproduit l'imaginaire quelque peu daté d'une figure synonyme d'écart : « la figure, comme la femme (ou : la femme comme figure) s'écarte naturellement. Pas de figure sans écart, on le sait bien : selon la définition fameuse de Fontanier, une figure n'est rien d'autre que le procédé de langage qui consiste à "s'écarter de la manière simple et commune de parler" » (65). Bien que l'auteur commente une certaine appréhension derridienne de la figure (de laquelle il ne se distancie pas nettement), plusieurs éléments nous font penser que cette appréhension est à certains égards la sienne – notamment en raison de l'absence de commentaire critique de Fontanier, par ailleurs cité en conclusion, et de formules telles que « on le sait bien » et « la définition fameuse ». De plus, Clément revient sur la « si belle place » (67) que fait Derrida à la notion d'écart et, bien qu'il distingue figure de mots et figure de pensée, ne questionne pas le rapport complexe entre degré perçu et degré conçu, entre degré zéro et figuration. Or, déjà avant les travaux de Marc Bonhomme, le Groupe μ était revenu sur cette traditionnelle distinction entre norme et écart ; nous

renvoyons à la postface de la réédition de *Rhétorique générale* aux Éditions du Seuil en 1982 :

toute l'analyse du premier chapitre vise [...] à relativiser la notion de degré zéro et à montrer qu'elle est d'autant plus opératoire qu'elle est relative. Cessant d'être donnés pour des réalités tangibles et fixes, les degrés zéro et figuré (ou perçu et conçu) y sont définis comme les termes d'un rapport, d'ailleurs symétrique et variable, en même temps que comme points de fuite. C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'il faut comprendre la référence au langage scientifique. Ce langage est présenté comme actualisation d'une tendance du discours à rechercher l'univocité. On peut tout à la fois considérer qu'il n'est ni neutre ni dépourvu de figures mais qu'il se donne pour visée, entre autres choses, la continuité isotopique. Pareille référence, avec ce qu'elle comporte de fictif, ne peut s'opérer qu'à la condition de clôturer le champ rhétorique et à le mettre en situation de repli (217).

- 5 À notre avis, la figure, qui n'est pas le propre de la création singulière, ne peut pas être constitutive à elle seule de la philosophie déconstructiviste de Derrida, celle-ci pouvant toujours, comme le montre Mathilde Vallespir, se construire à partir d'une figuration *a priori*, d'une métaphoricité communément admise et inscrite dans toute langue :

cette déstabilisation catégorielle [celle qu'opère Derrida à partir de Nietzsche] semble par contagion donner lieu à une réactivation des métaphores mortes ou congelées (selon la métaphore choisie), autrement dit des catachrèses ou métaphores lexicalisées qui, en tant que telles, relèvent de la sphère du lexique, et donc de la langue (76).

- 6 L'analyse rhétorique et stylistique de l'œuvre de Derrida permet de mettre en lumière un ensemble de particularités formelles propres au philosophe et participant à l'élaboration de sa pensée, selon une logique inhérente à l'analyse du discours soucieuse du rapport entre une pensée et son régime discursif. Cet intérêt pour la matérialité formelle de la philosophie illustre ce qu'avait déjà relevé Foucault dans son archéologie du savoir et dans son étude des formations discursives, notion reprise par Pêcheux. Ceux-ci, tout comme Derrida, ont en quelque sorte ouvert le champ de réflexion à l'analyse du discours philosophique qui puise, dans *Lire Derrida ?*, une série très diversifiée d'outils tout en suscitant une extension de ses objets d'étude.

Les marges de Derrida

- 7 Le questionnement relatif au style de Derrida est d'une importance toute particulière puisqu'il met en avant la position marginale du discours derridien, à la croisée de la philosophie et de la littérature, dans une prise en compte de la dimension biographique – dans la partie intitulée « *Éperons*, une auto-fiction philosophique ? » de l'article de Frédéric Cossutta –, dans un jeu constant sur l'hétérogénéité énonciative et suivant une instabilité herméneutique. Alain Lhomme, dans « Grammaire de l'indécidable », relève une série d'éléments construisant la marginalité d'*Éperons* dont la présence de marques d'oralité ; l'absence de rapport clair et univoque entre le titre, le thème et le développement du propos (nous évitons volontairement d'utiliser des termes tels que « argumentation » ou « explication » dans le cas de l'œuvre de Derrida) ; la mise en œuvre de rapports non logiques ou déconstruisant la logique instituée ; la rupture syntaxique ; etc. Par ailleurs, Cossutta montre en quoi le texte développe une quadruple instabilité – topique, générique, thétique et herméneutique – situant *Éperons* à la marge de plusieurs disciplines. Dans son article « Par delà l'homme et la femme : l'énonciation », Dominique

Maingueneau développe une réflexion autour du rapport entre le devenir-femme et l'hétérogénéité énonciative que pose l'écart à soi de l'énonciateur, source d'un *ethos* ambivalent. Là résiderait la force de la philosophie derridienne mettant à mal l'identité sexuelle et énonciative en même temps que toute prétention à la vérité : l'indécidabilité énonciative traduirait, dans la rhétorique même de Derrida, l'indécidabilité de sa philosophie.

- 8 La richesse intertextuelle que dénouent les chercheurs illustre une nouvelle forme de marginalité. Bien que ce procédé soit le propre d'une tradition philosophique qui se positionne constamment par rapport aux pères, Derrida en use à des fins de brouillage. À nouveau, la multiplication des références se double d'une multiplication des difficultés liées à la mise à mal d'un locuteur-énonciateur univoque défendant une position catégorique. À l'appui d'un intertexte explicite relevé par les auteurs, de Nietzsche à Mallarmé, il nous semble intéressant de mettre au jour une intertextualité implicite qui, en plus de Merleau-Ponty, comprendrait Valéry et ses textes sur le lien entre écriture et danse ou encore les travaux de Deleuze, déjà évoqués, sur l'agencement et la déterritorialisation, notions nodales dans la compréhension du rapport entre forme de contenu et forme d'expression :

C'est l'expression qui devance ou avance, c'est elle qui précède les contenus, soit pour préfigurer les formes rigides où ils vont se couler, soit pour les faire filer sur une ligne de fuite ou de transformation [déterritorialisation]. Mais ce primat n'implique aucun « idéalisme ». Car les expressions ou les énonciations ne sont pas moins strictement déterminées par l'agencement que les contenus eux-mêmes. Et c'est un seul et même désir, un seul et même agencement qui se présente comme agencement machinique de contenu et agencement collectif d'énonciation [...]. On doit dire [...] qu'un agencement a des *pointes de déterritorialisation*; ou, ce qui revient au même, qu'il a toujours une *ligne de fuite*, par laquelle il fuit lui-même, et fait filer ses énonciations ou ses expressions qui se désarticulent, non moins que ses contenus qui se déforment ou se métamorphosent [...]⁵.

- 9 Comme le montre Deleuze, tout agencement de forme et de contenu se fonde sur un rapport de présuppositions réciproques et est révélateur d'une historicité discursive particulière, représentative des évolutions successives d'un même diagramme. La déterritorialisation, en tant que « ligne de fuite » de l'agencement, permettrait l'expression d'une création singulière, la constitution d'un déplacement discursif toujours situé par rapport à et à l'intérieur d'une énonciation collective – entendons un interdiscours au sens de Michel Pêcheux. Derrida ne semble pas éloigné de cette conceptualité mettant en œuvre, dans sa discursivité propre comme dans les idées qu'elle fonde, une forme de déterritorialisation du discours philosophique traditionnel. Cette notion deleuzienne de déterritorialisation est, selon nous, intéressante en ce qu'elle nuance la notion plus problématique d'écart et qu'elle questionne, de manière plus complexe et complète, le rapport entre norme et singularité, entre le discours commun et la création particulière.
- 10 Si le fait de redéfinir l'interdiscours philosophique dans lequel se construit le discours derridien n'est pas l'objet premier de l'analyse du discours philosophique, il nous semble néanmoins intéressant d'en interroger l'intérêt théorique, à la manière du mouvement initié par le collectif dirigé par Maingueneau et Vallespir. En effet, comme l'illustrent plusieurs travaux des chercheurs et comme l'avait déjà relevé *l'Analyse du discours poststructuraliste* de J. Angermüller, l'ancrage philosophique de l'analyse du discours est indéniable et sa volonté de développer une forme d'histoire des idées, sur base d'une

étude discursive – voir notamment l'*Histoire des idées* d'Angenot –, traduit l'importance d'un ancrage co(n)textuel plus large. Suivant la notion d'interdiscours de Pêcheux et à partir du constat que tout discours est en dialogue avec un intertexte multiple, l'analyse du discours philosophique a fort à gagner – et l'ouvrage le montre – dans la mise en avant et dans l'interprétation des effets de cet interdiscours philosophique.

L'analyse du discours philosophique et le décloisonnement générique

- 11 On l'a dit, l'œuvre derridienne est en elle-même une œuvre hétéroclite dont l'homogénéité générique pose question. Tandis que Cossutta parle d'un caractère crypté et parodique du texte et Clément d'une « nécessité [...] de penser et de dire pluriel » (63), Bordron met en avant la dimension imagée de l'écriture d'*Éperons* et A. Lhomme son caractère oralisé. M. Vallespir nuance, quant à elle, que le décloisonnement générique à l'œuvre est complexe et que, si l'œuvre derridienne comporte de nombreuses métaphores, elle n'en est pas pour autant réductible, de manière univoque, à un texte poétique. De même, Maingueneau montre l'existence d'un ensemble de traits distinctifs (la modalisation autonymique, l'usage des parenthèses, l'art de différer, les répétitions et le brouillage énonciatif) participant à la déconstruction de la philosophie en tant que discipline instituée. Plus encore, selon Angermüller, le déconstructivisme de Derrida ferait passer le chercheur d'une position de sémioticien structural à celle d'analyste du discours, ceci étant produit par l'appréhension des travaux derridiens non plus en tant que textes mais en tant que discours. Cette modification serait motivée par une connaissance du contexte de production et d'énonciation de toute production discursive. L'intérêt de l'analyse du discours philosophique telle que développée dans cet ouvrage réside, selon nous, dans le dépassement des difficultés posées par cette hétérogénéité et, plus encore, dans l'intégration de celle-ci dans le processus d'interprétation. En effet, si les auteurs pointent constamment les difficultés liées au statut générique instable d'*Éperons*, ceux-ci usent de l'hétérogénéité (énonciative, générique, herméneutique) dans le but d'enrichir leur analyse. La force des études rhétorique, énonciative, stylistique, sociocritique et herméneutique que permet l'analyse du discours, dans une véritable complémentarité, réside dans le dépassement des statuts génériques et dans la possibilité d'une prise en compte de discours extrêmement divers. Loin de nier les particularités de chaque discours, elle rend au contraire possible leur interprétation singulière.
- 12 L'œuvre de Derrida, bien plus qu'un simple objet d'analyse, doit être vue comme un exemple heuristique servant, en raison de sa richesse herméneutique, la méthodologie de chaque chercheur de l'ouvrage *Lire Derrida ? Autour d'Éperons. Les styles de Nietzsche*. En effet, la complexité analytique que produit la difficile interprétation du texte suscite une série de développements multiples et variés, ceux-ci étant foncièrement dépendants du corpus étudié. Le risque est toutefois présent de concevoir l'appréhension derridienne du discours et de la philosophie – si tant est qu'on puisse la définir de manière homogène – dans une trop grande proximité avec celle de ses commentateurs, mais peut-être ce risque est-il nécessaire afin de comprendre l'apport d'un certain héritage philosophique à l'analyse du discours. Il apparaît dès lors éclairant d'appréhender les objets d'étude de l'analyse philosophique selon plusieurs points de vue : premièrement, comme une évaluation et une mise en question heuristique des outils et des méthodes privilégiés, deuxièmement, comme une véritable source historique et théorique représentative d'un

certain état du discours social et pouvant servir à la compréhension d'une généalogie conceptuelle dans laquelle se situe l'analyse du discours – qui est elle aussi une production discursive précise, historiquement située –, enfin, comme une machine herméneutique toujours actualisable et exploitable en tant qu'outil méthodologique, dans une volonté d'enrichir la compréhension et l'analyse de toute discursivité contemporaine.

NOTES

1. Plusieurs disciplines gravitant autour de l'analyse du discours sont mobilisées par les chercheurs : analyses rhétorique et énonciative, étude stylistique, sociocritique et herméneutique.
 2. *Alter : Revue de phénoménologie* 15, 2007
 3. *Continental Philosophy Review* 42-4, 2010, 436
 4. Pensons notamment à *L'Œil et l'Esprit*, paru l'année de la mort du philosophe.
 5. Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure* (Paris : Minuit), 1975 (153)
-

AUTEURS

THOMAS FRANCK

Université de Liège; groupes de recherche GENACH, Recherches Matérialistes et CONTEXTES